

Premier Acte : un lieu de reconnaissance

Jacqueline Bouchard

Numéro 128 (3), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, J. (2008). Compte rendu de [Premier Acte : un lieu de reconnaissance]. *Jeu*, (128), 29-33.

Premier Acte : un lieu de reconnaissance

Fondé par le Théâtre Sortie de Secours, le Théâtre les Enfants Terribles et le Théâtre du Mana, Premier Acte constitue depuis 1994 un phare pour la relève. À Québec, véritable pépinière de jeunes créateurs, ces derniers comptent sur la scène pour développer leur potentiel. Misant sur la convergence des énergies, Premier Acte offre aux artistes et aux regroupements émergents un lieu de diffusion qui leur procure visibilité et moyens, en marge des structures de production plus lourdes et inaccessibles. L'organisme est maintenant reconnu par un public assuré d'y prendre le pouls de la jeune création d'ici et d'ailleurs, puis, à l'occasion, d'une création plus chevronnée qui explore des voies inédites. Mais, comme me le précise son directeur Marc Gourdeau, il s'agit d'un incubateur qui doit propulser les artistes vers d'autres réseaux : il n'est pas question de sauter toujours sur le même tremplin.

Les projets privilégiés (pièces de théâtre, lectures, laboratoires publics, spectacles littéraires...) sont novateurs. Par exemple, la saison 2008-2009 se campe résolument dans cette perspective avec six spectacles de création sur huit. On présente également un texte contemporain et une relecture de Hamlet. Par ailleurs, poursuit Marc Gourdeau à propos de la programmation, « le théâtre est un acte de communication... et cela se fait à deux. Si beaucoup de jeunes auteurs ne sont pas joués, c'est qu'ils ne parlent que d'eux-mêmes. Il ne s'agit pas que de s'exprimer, mais d'exprimer quelque chose à une masse critique d'individus... fouiller l'être humain avec une œuvre qui rejoigne les sensibilités et fasse avancer les connaissances à propos de ce que nous sommes. Une anthropologie, en somme. »

L'audace, le risque et l'expérimentation dans les spectacles de Premier Acte sont le plus souvent inversement proportionnels au budget. La réalisation repose invariablement sur la mise en commun des ressources financières, humaines et techniques. Reste que l'on attend beaucoup, à Premier Acte, que se concrétisent en argent sonnant la reconnaissance d'intention et les encouragements à la persévérance que le CALQ manifeste à l'égard de la mission « essentielle » de l'organisme. Le projet Première Ovation qui veut faire de Québec « la capitale canadienne de la relève artistique » apporte de l'eau au moulin de Premier Acte, qui en est d'ailleurs le « porteur officiel » pour le théâtre. On espère vraiment, enfin, exorciser le spectre du sous-financement et ne pas revivre de « repli stratégique », comme ce fut le cas avec la programmation réduite de 2007-2008. En écho à ces problématiques et à la mission de Premier Acte, le dénominateur commun de cette dernière saison serait la quête d'identité et de reconnaissance. Trois pièces prenaient l'affiche sous ce thème à l'hiver et au printemps.

Le Boxeur, la fin d'un gros câlisse

Auteur-interprète du *Boxeur*, Patric Saucier endosse avec une conviction et un plaisir évidents les divers personnages qu'il a créés, certains plus efficacement que d'autres. C'est une histoire forgée à partir d'un fait vécu... ce genre d'instant où le ras-le-bol déborde pour une goutte de trop, où le barrage se fracasse. On parle d'incommunicabilité, de difficultés relationnelles, d'impossibles reconnaissances. Le

Le Boxeur, la fin d'un gros câlisse

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION DE PATRIC SAUCIER. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : ANNE-MARIE JEAN ; SCÉNOGRAPHIE : VANESSA CADRIN ; ÉCLAIRAGES : PHILIPPE SÉGUY ; MUSIQUES : JEAN-MARC SAUMIER, FABRICE TREMBLAY, MATHIEU GIRARD, STÉPHANE CARON, ANDRÉE BILODEAU, MARTIN BÉLANGER, ISABELLE FORTIER, NINE INCH NAILS, ARVO PÄRT ET MOBY. PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRANSPORT EN COMMUN, PRÉSENTÉE À PREMIER ACTE DU 22 JANVIER AU 9 FÉVRIER 2008.

Boxeur, alias Québec de son surnom de détenu, est un *rejet* qui a accumulé moult frustrations depuis l'enfance. Il retrace les circonstances qui l'ont mené en prison alors qu'un incident qui aurait pu demeurer banal l'a fait déraiper.

Nous sommes dans une cellule. Créé par Vanessa Cadrin, le décor de métal et de béton nous fait anticiper l'apparition d'un être tout aussi dur et sombre. Le ciment est grumelé et, au sol, les tuiles sont soulevées, arrachées comme si un volcan avait explosé. On voit bien

que l'occupant de la chambre sait cogner : il y a un sac de frappe, des gants de boxe rouges et une cloche qui tintera pour annoncer chaque round du combat. Mais il y a aussi d'autres objets coincés entre les barreaux : un livre, une radio et une souris en cage qui nous rappelle le triste destin de Lennie dans *Des souris et des hommes* de Steinbeck. Des indices, donc, qui nous font entrevoir que tout n'est pas aussi gros et équarri à la hache qu'il le semble chez ce type.

Il chantonne, émet avec brio des onomatopées réjouissantes. Il tire une musique de la cloche et des lames du sommier qui constitue le mur de sa cellule. Signé Fabrice Tremblay, l'environnement sonore, très présent et très pertinent, soutient beaucoup de moments poétiques dans cette œuvre où les odeurs et les images abondent : celles de l'arbre, de l'hiver et de l'eau intérieure qui retient la colère accumulée, là où flottent les souvenirs de l'enfance.

Lorsqu'il arrive, le boxeur est conforme à l'image que l'on s'en était fait : massif, assis sur un tabouret au centre de la pièce, il commence son récit en enroulant sur ses mains des bandelettes de coton protectrices. Or, son style et son langage surprennent : il s'exprime trop bien et semble inconfortable, pas tout à fait synchrone avec lui-même. On ne sait si ce décalage provient de l'interprétation du comédien ou appartient au personnage qui, justement, a constamment de la difficulté à trouver sa place. Le ton se réajuste graduellement, et on peut penser que c'est *le milieu* qui décape l'homme et le transforme en dur. Québec devient ce boxeur qu'il avait toujours refusé d'être. Sa vie, il la compare à une autoroute, et l'auto-jouet qu'il manipule à la fin pour se représenter lui-même est un moment réussi et percutant : « J'ai voulu rouler à 100 à l'heure sur une route sinueuse, pis j'ai fait un flat. J'ai perdu le contrôle, pis je me suis écrasé dans la vie qui bordait ma route de chaque côté. »



Le Boxeur, écrit, mis en scène et interprété par Patric Saucier. Spectacle du Théâtre du Transport en commun, présenté à Premier Acte à l'hiver 2008. Photo : Marc Gourdeau.

La Trilogie de Belgrade
de Biljana Srbljanovic,
mise en scène par Ann-
Sophie Archer. Spectacle
du Théâtre de l'Inconnu,
présenté à Premier Acte
à l'hiver 2008. Sur la
photo: Éliot Laprise et
Martin Perreault. Photo:
Stéphane Bourgeois.

La Trilogie de Belgrade

C'est la première pièce que la jeune auteure serbe Biljana Srbljanovic ait écrite, en 1997. L'œuvre déjà acclamée en tournée européenne nous parvient à Québec grâce au Théâtre de l'Inconnu, dans une mise en scène de Ann-Sophie Archer dont la manière s'affirme sans aucun doute ici. La scénographie de Sébastien Dionne et Julie Lévesque est aussi remarquablement efficace. Sauf pour le troisième tableau, les personnages évoluent entre quatre murs. Cet espace rectangulaire, muni de stores sur le devant, rappelle dramatiquement un conteneur pourvu de barreaux. On établit de la sorte une distance entre les spectateurs et les comédiens, campés à l'intérieur de leurs territoires respectifs: les premiers lorgnent de leur parterre par les fenêtres de l'univers des seconds, celui-ci clos sur lui-même. La rencontre est improbable,

c'est le vœu pieux et jamais réalisé de se mettre à la place de l'Autre. L'Autre, c'est la culture d'accueil et vice-versa, mais c'est aussi celui qui n'est pas parti et vice-versa. Biljana Srbljanovic raconte le quotidien de ces êtres écartelés entre deux cultures, parfois arrivés de manière illégale, en mode de survie, déboussolés. Chacun transporte avec lui un deuil, sa propre prison. Mais aussi la culpabilité, le malaise et l'incertitude face à la rupture impossible: est-ce défection ou courage, est-ce pire ou meilleur? Cette œuvre coup-de-poing superbement interprétée ne parle jamais de politique ouvertement, mais les rêves brisés des exilés s'en chargent.

Ils nous sont présentés en trois tableaux qui se situent fin décembre, à la frontière de deux années. Le premier, dans un appartement modeste de Prague où règne un désordre révélateur, deux frères immigrés sont à couteaux tirés. On se querelle à

propos des difficultés d'apprentissage de la langue, de l'argent, d'un numéro de danse érotique que le duo doit présenter dans un bar. L'ambiance est moche. L'aîné s'investit dans son job de danseur et dans la musique rock dont il pousse le volume au maximum. Il use de son autorité pour empêcher son cadet de communiquer avec sa fiancée Ana, demeurée à Belgrade, et lui organise une partouze dans l'espoir qu'il se détache de son passé. Sous la rudesse, une affection fraternelle et des secrets lient cependant les deux hommes.

La Trilogie de Belgrade

TEXTE DE BIJANA SRBLJANOVIC; TRADUCTION DE
UBAVAK ZARIC ET MICHEL BATAILLON. MISE EN SCÈNE:
ANN-SOPHIE ARCHER, ASSISTÉE DE JOËLLE CLOUTIER;
SCÉNOGRAPHIE ET ÉCLAIRAGES: SÉBASTIEN DIONNE ET
JULIE LÉVESQUE; CONCEPTION SONORE: PIERRE-LUC
GAGNON; PHOTOGRAPHIE: JACQUES LÉVESQUE. AVEC
SOPHIE D. THIBEAULT, ÉLIOT LAPRISE, MARTIN
PERREAULT ET MARJORIE VAILLANCOURT. PRODUCTION
DU THÉÂTRE DE L'INCONNU, PRÉSENTÉE À PREMIER
ACTE DU 26 FÉVRIER AU 15 MARS 2008.



Le deuxième épisode réunit deux couples en Australie pour un réveillon. Malgré le confort ambiant qui témoigne de leur réussite sociale, eux non plus ne sont pas bien dans leur peau. Le repas s'annonce raté, le bébé qui pleure est un fardeau irritant et, en attendant l'arrivée des invités, on s'engueule encore pour des questions d'argent, de mariage arrangé par les beaux-parents, d'insatisfaction conjugale, bref de dominance des uns et d'impuissance des autres. Le mal-être et le mensonge rôdent autour d'une fausse convivialité tandis que l'alcool ouvre une voie d'évitement.

Le troisième chapitre se déroule aux États-Unis, à Los Angeles. C'est l'Amérique, le luxe, l'ennui. Un petit joint ajoute à la diversion. Deux jeunes de Belgrade se rencontrent dans une fête quelque peu anonyme en cette veille de la nouvelle année. L'une est pianiste, l'autre dramaturge. Ils sont lucides face à leur propre culture, au racisme, et savent ce qu'ils veulent : pour l'instant baiser et plus tard, peut-être se marier pour régulariser leurs papiers. Mais la guerre, de loin, les rejoint dans leur exil et met fin à leurs projets. Dans un bref tableau épilogue, enfin, on retrouve à Belgrade une jeune femme enceinte évoquée dans les scènes précédentes : Ana. Son conjoint dort. À travers la baie de son condominium, elle assiste seule à la pétarade qui souligne les coups de minuit du Nouvel an : on dit qu'elle a réussi à se tirer d'affaire sans avoir quitté son pays... Est-elle heureuse ?

Variations énigmatiques

Les variations qui ont inspiré Éric-Emmanuel Schmitt sont celles de Edward Elgar, compositeur britannique du XIX^e siècle qui confirma grâce à elles sa réputation internationale. Il s'agit de portraits sonores de ses amis qu'il a réalisés à partir d'une seule mélodie qui, elle, est toujours demeurée mystérieuse. Dans l'œuvre de Schmitt (présentée au TNM en 2001 dans une mise en scène de Daniel Roussel, avec Guy Nadon et Michel Rivard), une femme tout aussi mystérieuse est également une source d'inspiration et le moteur de l'action. Celle-ci débute avec l'arrivée d'un journaliste dans une île déserte où vit isolé Abel Znorko (Emmanuel Bédard), auteur célèbre fort désagréable et imbu de lui-même. S'il accepte exceptionnellement de recevoir Erik Larsen (Vincent Champoux), c'est qu'il désire entrer par lui en contact avec la maîtresse qu'il aime passionnément mais à distance, tel que le couple en a convenu jadis. Or, elle ne répond plus à ses lettres depuis que l'écrivain a fait un succès en publiant leur correspondance amoureuse, et l'antipathique Znorko voudrait lui acheminer un ultime message afin de se justifier.

Variations énigmatiques

TEXTE DE ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT. MISE
EN SCÈNE : HUGUES FRENETTE ; SCÉNOGRAPHIE :
AMÉLIE TRÉPANIER. AVEC EMMANUEL BÉDARD
ET VINCENT CHAMPOUX. PRODUCTION DU
THÉÂTRE DU DREAM TEAM, PRÉSENTÉE À
PREMIER ACTE DU 8 AU 26 AVRIL 2008.

Il est difficile de résumer cette œuvre qui va de rebondissements en rebondissements, chacun prenant le relais du précédent comme les répliques d'un dialogue. Il s'agit en fait d'une discussion sur l'écriture, sous des dehors d'enquête amoureuse qui n'exclut pas un climat de tension grandissant. Avec *les Combustibles*, Amélie Nothomb livrait un texte terrible et sans concession sur la littérature, plus largement sur le poids de l'intellectualisme. Schmitt, quant à lui, ouvre plus grand les livres et fait l'autopsie du processus de création. Quel est le motif de l'écrivain ? Il ne connaît pas la vérité, dit



Variations énigmatiques
d'Éric-Emmanuel Schmitt, mis
en scène par Hugues Frenette.
Spectacle du Théâtre Dream Team,
présenté à Premier Acte. Sur
la photo : Vincent Champoux
et Emmanuel Bédard. Photo :
Marc Gourdeau.

Znorko. Son motif est de créer un monde qui ne soit pas vrai. Parce que la réalité et la vérité sont trop éphémères ? En démêlant le faux du vrai, on s'aperçoit que la réalité peut être plus faussée que la littérature et que l'on peut écrire, aussi, pour créer de la réalité et des identités. À travers le scénario dramatique se développe ainsi une fascinante réflexion sur les raisons (et la passion) du geste d'écriture. Le chassé-croisé de révélations entre Znorko et Erik accroche au passage le thème de la solitude, du désengagement et du repli dans l'imaginaire, un imaginaire qui s'offre tantôt en tant que moyen et tantôt en tant que fin.

Tout cela est campé dans le territoire de l'écrivain, le salon et le coin de travail constituant une seule pièce dans laquelle se déplacent en discutant les deux hommes. Amélie Trépanier a conçu un décor réaliste, sans surprise, qui encadre le sujet avec cohérence et sobriété. C'est que la mise en scène de Hugues Frenette (sa première remonte à 2004, au Périscope, avec *Appuyez sur l'étoile* de Christian Vézina) veut donner toute la place à l'échange tendu qui vibre entre deux individus extrêmement différents mais liés par des rapports tordus que l'un et l'autre ignorent à divers degrés. Ce dialogue offre de multiples possibilités, une grande richesse d'interprétation que Frenette et ses deux complices

étaient résolus à exploiter. L'intention est bien relevée, car chacun des comédiens épouse corps et âme son personnage, comme un gant, avec sa propre palette de couleurs. Le jeu est jouissif, magnétique.

Les spectateurs à leur tour sont happés dans une quête de sens, tentant de saisir la vérité dans les plis d'une intrigue où les identités n'en finissent pas de se transformer. Ces *Variations énigmatiques* constituent une belle sortie de saison sur le thème de l'identité, après les pièces *le Boxeur* et *la Trilogie de Belgrade*. Ici, avec le processus de l'écriture comme arène, c'est le besoin d'interagir avec un Autre, plutôt que d'être reconnu par Lui, qui est nécessaire au maintien de l'intégrité de l'individu. **J**